

Handwritten Arabic text in a dense, cursive script, likely a manuscript or a collection of verses. The text is written in black ink on a light-colored background. The script is highly stylized and difficult to read due to its density and the overlapping of lines. The text appears to be a collection of verses or a single long passage, possibly related to religious or historical themes. The words are written in a way that fills the page, with little white space between the lines. The overall appearance is that of a well-used, possibly aged, manuscript page.



Notas de Leitura

Migrations, contestations, mutations

René Pélissier

p. 207-219

Puisque l'on parle en premier de migrations, commençons par un remarquable rassemblement de contributions originales sur le phénomène dans l'Império qui commença le plus tôt et fut l'un des derniers à fermer boutique parmi ses confrères ouest-européens contemporains. Restent les empires purement continentaux qui appartiennent à une espèce plus coriace et qui n'a pas encore dit son dernier mot, malgré quelques amputations malencontreuses en voie d'ailleurs de guérison, semble-t-il? **Imperial Migrations**¹, sous la direction d'Eric Morier-Genoud et Michel Cahen, brasse, sans évidemment l'épuiser, une matière si riche que l'on ne peut ici qu'en évoquer quelques exemples relativement récents (fin du XIX^e siècle-jusqu'à la fin de la décolonisation). Autrement dit, qui voudrait connaître ses prémices avec la conquête des *praças* au Maroc, ensuite l'expansion à l'Âge d'Or, puis la décadence orientale et le repli sur l'Afrique devra s'adresser ailleurs pour les détails.

Ce qui reste suffira amplement si l'on veut bien prendre connaissance d'une partie du contenu de l'ouvrage. On se bornera à en extraire ce qui suit. Tout d'abord une présentation en 40 pages de la littérature scientifique générale sur les diasporas dans le monde lusophone, depuis la percée dans les océans atlantique et indien. Ensuite viennent les migrations métropolitaines en Angola et au Mozambique, celles des Cap-Verdiens sous l'Estado Novo, les Suisses et les Ismailis au Mozambique, les consuls goanais en Afrique orientale britannique, la communauté portugaise en Afrique du Sud, les Chinois au Mozambique, puis leur installation au Brésil. On finit par un morceau polymorphe où l'on aborde les problèmes d'identité des communautés africaines au Portugal ou des questions où les concepts valent au gré des auteurs qui s'attaquent à des zones minées comme la lusitanité, la lusophonie, la décolonisation, les identités de la diaspora, leur réception dans le pays hôte. On ajoutera, pour faire bonne mesure, un des premiers textes du volume sur les Africains dans la société métropolitaine, qui est largement illustré par des caricatures ou des réclames commerciales qui montrent que le Portugais n'échappait pas à la tendance générale dans son attitude vis-à-vis de l'Africain, quoi qu'en ait dit la propagande lusotropicaliste.

Il est patent que les organisateurs du livre ont dépendu de l'existence ou non de spécialistes de toutes les questions qu'ils auraient voulu traiter. On ne s'improvise pas en quelques mois fin connaisseur par exemple de l'émigration des «Macaistas»

¹ Morier-Genoud, Eric & Cahen, Michel (eds.) (2012), **Imperial Migrations. Colonial Communities and Diaspora in the Portuguese World**, Basingstoke (Grande-Bretagne), Palgrave Macmillan, p. XII-351, photos noir et blanc, index.

en Extrême-Orient ou des Portugais en Australie et à Hawaï. De même pour les Mozambicains en Afrique du Sud. Compte tenu de leurs exigences en matière de compétences, il fallait faire des choix. Les amateurs superficiels ont donc été écartés et, sans entrer dans les arcanes de la confection des contributions, on peut juger du sérieux des contributeurs par un simple coup d'œil aux bibliographies qu'ils ont choisies pour appuyer chaque article. Ce livre est généralement sérieux, car il a été rédigé par des gens sérieux.

Pour la Guinée, les réticences de certains éditeurs font que ce sont encore les anciens combattants qui quantitativement tiennent le haut du pavé en matière de livres accessibles sur cette colonie qui en a torturé plus d'un. Qualitativement, il y a longtemps que nous n'avons plus d'exigences impossibles à satisfaire: nous recensons donc tout ce qui nous parvient, partant du principe qu'il n'y a pas de livres inutiles. Mais nous faisons parfois d'étranges rencontres, comme celle de l'auteur de **Quebo. Nos confins da Guiné**². Son auteur, Rui Alexandrino Ferreira, avait déjà publié en 2000, chez le même éditeur (Palimage), un premier livre (*Rumo a Fulacunda*) dont la critique figure dans notre *Angola-Guinées-Mozambique-Sahara-Timor, etc. Une bibliographie internationale critique (1990-2005)*, Editions Pélissier, Orgeval (France), 2006, p. 514. C'était un livre difficile à exploiter pour un historien, mais l'A. avait une position originale pour un officier de carrière, car il se retournait contre ces mêmes officiers de carrière qui ne voulaient pas se battre. Lui était né à Sá da Bandeira (Angola). Ce que nous ne savions pas, c'est que sa première commission avait été effectuée à titre d'*alferes*, dans le cadre du service militaire obligatoire. Rendu à la vie civile en 1967 il s'ennuyait à Sá da Bandeira et décida de se réengager pour devenir capitaine.

Compte tenu de la fonte des officiers qui faisaient tout pour ne pas revenir en Guinée, il est réaffecté à cette colonie/province maudite, en 1970, et en janvier 1971 il est nommé à la tête d'une compagnie de Guinéens à Aldeia Formosa, ou Quebo dans la toponymie actuelle. Il terminera cette deuxième commission en septembre 1972. Il a donc combattu quasiment à la frontière de la Guinée Conakry, sous la mandature de Spínola dont il se dit grand admirateur. Ce qui fait qu'il est probablement le seul auteur blanc d'Angola à avoir publié deux livres sur la Guinée, son illustre devancier João Teixeira Pinto, né lui aussi au Sud-Ouest Angola, n'en ayant laissé qu'un seul, d'ailleurs posthume. Curieusement, l'un et l'autre commandaient des troupes irrégulières ou régulières africaines.

L'A. n'a pas appris en quatorze ans à écrire des mémoires de guerre qui soient facilement lisibles. On ne l'utilisera donc que pour connaître quelques-unes des opérations en pays peul (Fula), la politique de Spínola à l'égard des musulmans et la trahison dont ils furent victimes, abandonnés par le haut-commandement portugais de 1974-1975. L'A. finit lieutenant-colonel! Il a jugé bon d'inclure des témoignages d'un général du MFA en sa faveur et d'autres de grades moins élevés. Soit! On n'utilisera donc ce livre qu'à titre documentaire, mais il est clair qu'il était plus sensible à l'avenir incertain des populations ayant combattu du côté des Portugais que la majorité des officiers de l'époque. Ceux-ci étaient trop contents de se débarrasser du boulet colonial, car ils

2 Ferreira, Rui Alexandrino (2014), **Quebo. Nos confins da Guiné**, Coimbra, Palimage, p. 364, photos noir et blanc.

étaient à peu près certains qu'ils ne pourraient jamais l'emporter en Guinée, la solution étant devenue purement politique.

On commencera la partie angolaise de la chronique par une étude fondamentale de Ruy Llera Blanes, *A Prophetic Trajectory*³ qui fera probablement l'admiration des spécialistes de l'anthropologie et de la sociologie religieuses en Afrique. Cet auteur espagnol écrivant en anglais et travaillant en Norvège a, pour ce qui nous concerne, une méticulosité qui honorerait un historien, et en plus il fait preuve d'une connaissance incomparable des sources et des pièces d'archives relatives à un mouvement religieux angolais (et surtout à son fondateur, Simão Gonçalves Toko ou Toco en portugais). Certes, somme toute, ils n'ont eu qu'une influence très secondaire dans l'histoire du nationalisme local. Dans notre thèse de doctorat d'Etat (*La colonie du Minotaure. Nationalismes et révoltes en Angola, 1926-1961*, 1978, Editions Péliissier, Orgeval, p. 727), nous ne leur consacrons qu'à peine plus de sept pages, car pendant sa préparation il était impossible de prévoir qu'une petite secte millénariste négro-africaine, pourchassée par les autorités portugaises, aurait une résilience suffisante pour surmonter les horreurs de la guerre civile. A celles-ci il faut ajouter les persécutions marxisantes initiales, les ambiguïtés de son créateur (apôtre de la non-violence et se déclarant publiquement portugais), l'affaiblissement dû à ses divisions internes, et bien d'autres faiblesses, pour finalement se retrouver, au XXI^e siècle, à ouvrir des églises au Portugal, dans la diaspora kongolaise en Hollande, au Brésil, à Londres, en Afrique du Sud et à faire même des conversions au Japon(?).

L'introduction qui consacre ses 36 pages à une discussion approfondie des différentes tendances, écoles et querelles des spécialistes des religions nativistes en Afrique est d'une lecture ardue pour le profane, mais l'A. se rachète par une bibliographie de 24 p. Il ne devient facilement compréhensible que lorsqu'il fournit la biographie la plus détaillée qui existe à ce jour sur Simão Toko (pp. 39-103). Drôle de bonhomme celui-là qui rencontre Dieu en personne, converse avec Jésus, meurt et ressuscite et devient un prophète professionnel influencé par les Baptistes britanniques des missions de Quibocolo et de Bembe au Kongo, les Kimbanguistes de Léopoldville, l'Armée du salut, la Watch Tower et probablement d'autres éminents décortiqueurs de la Bible.

Nous aurions aimé plus de développements sur Toko assigné à résidence au Sud-Angola et sur ses coreligionnaires internés aux camps de Missombo et de São Nicolau. Ce qui se dégage le plus clairement de la période où il est condamné à occuper les fonctions de gardien de phare adjoint à Ponta Albina, à la périphérie du désert du Namib, c'est que, malgré la surveillance de la Pide, il réussit à se tenir en contact avec ses adeptes que les autorités ont eu la mauvaise idée de séparer et d'implanter ou d'emprisonner dans tout l'Angola. De bakongo à l'origine, le tokoïsme devient alors angolais, grâce à un prosélytisme ardent et à une certaine solidité des structures imaginées par Toko avant et pendant son exil forcé dans le désert, puis aux Açores. Quand il rentre en 1974 à Luanda, sa secte a eu une ration de persécutions suffisante pour que le MPLA juge que, malgré son double jeu, il est à la tête d'une formation de pacifistes méritants, des «martyrs» au même titre que ses propres membres, même s'ils n'ont pas lu le *Capital*.

3 Llera Blanes, Ruy (2014), *A Prophetic Trajectory. Ideologies of Place, Time and Belonging in an Angolan Religious Movement*, New York, Oxford, Berghahn Books, p. XIV-234, photos noir et blanc, index.

Toko meurt en 1984 et, le prophète disparu, les hiérarques qu'il avait mis en place se disputent l'héritage, suivant en cela les tendances fractionnistes de la plupart des formations politiques en Afrique noire. A un moment, l'A. dénombre déjà quatre groupes qui luttent entre eux. Puis la scissiparité s'emballera. A proximité de Catete, la nouvelle Jérusalem du MPLA, sa police, dont on connaît le mode opératoire dans l'Angola indépendant, tire (février 1987) sur des tokoïstes ayant renoncé à leur pacifisme. Même chose à Luanda. Selon les propos de cadres de l'église consultés, il y aurait eu 30-40 (?) morts. Cela n'arrête nullement les tendances centrifuges. En 2000, à Negage, Afonso Nunes, un jeune adepte, reçoit le Saint-Esprit en personne, et tentera un effort de réunification et une ouverture sur la société civile, mais les divisions persistent puisqu'en 2008, Llera Blanes dénombre alors neuf églises se réclamant du Messie bazombo, décédé 24 ans plus tôt. Les fonctionnaires du MPLA n'en reconnaîtront que trois.

Le plus grand mérite de l'A. est qu'il a eu le temps de consulter à maintes reprises (2007, 2008, 2011, 2012, 2013) en Angola, les héritiers (au moins deux évêques) de différentes chapelles et quelques-uns des plus anciens fidèles et surtout leurs successeurs ayant survécu aux bouleversements enregistrés depuis leur rentrée en Angola en 1950 où initialement les tokoïstes se firent remarquer par une ardeur au travail et une ferveur pour leur guide spirituel et temporel encore intactes. A signaler, en vue d'une réédition éventuelle, qu'il faudrait corriger la p. 68: le phare de Ponta Albina, où travaillait Simão Toco lors de sa déportation au Sud-Angola, n'était pas situé sur la Baía dos Tigres (laquelle, d'ailleurs, n'a pas été débaptisée pour devenir Tombwa), mais bien à une vingtaine de km au sud de Porto Alexandre (qui lui désormais s'appelle bien Tombwa), c'est-à-dire à une bonne grosse centaine de km de la Baía dos Tigres. Il n'y a d'ailleurs toujours pas de piste côtière et c'est par mer ou en faisant un large détour par l'intérieur et une piste exécrationnelle que les deux localités étaient accessibles avant la rupture de l'isthme.

Dans un tout autre genre, on soulignera également l'importance d'une enquête journalistique qui vise à éclairer, elle aussi, une période sombre de l'histoire déjà passablement controversée du MPLA. Correspondante de la BBC à Luanda de 1998 à la fin de 2000, Lara Pawson a de grandes qualités, à commencer par une obstination à ne pas se satisfaire des déclarations officielles des chargés de l'information dans des pays qui maltraitent encore plus la vérité que leurs propres citoyens. L'Afrique en regorge, de l'Erythrée au Zimbabwe en passant par les deux grands PALOP et bien d'autres abattoirs. Et surtout elle n'aime pas qu'on la mène en bateau. **In the Name of the People**⁴ est un titre passe-partout qui cache un sous-titre qui l'est beaucoup moins: **Angola's forgotten massacre**. Connaissant le portugais, l'A. cherche, au début, à comprendre la tentative de coup d'Etat de Nito Alves (27 mai 1977) contre la direction blanche et métisse du MPLA, par une fraction noire et populiste qui, elle non plus, n'a pas les mains très propres, si l'on connaît ses agissements en 1975 et ultérieurement. S'enfonçant dans ce marécage fait de silences, de craintes, de terreurs et de mensonges, elle découvre peu à peu la terrible répression déclenchée par Agostinho Neto, sa police politique et ses alliés cubains. Et là les vraies difficultés commencent. Elle a

4 Pawson, Lara (2014), **In the Name of the People. Angola's forgotten massacre**, London, I.B. Tauris & Co, p.XIV-271, index.

l'honnêteté de reconnaître qu'il est encore trop tôt pour arriver à une conclusion solide. N'ayant pu consulter aucune archive locale (et qu'y aurait-elle trouvé de non encore censuré?), son travail s'est limité à : 1.º) interroger des exilés en Angleterre et au Portugal et des participants restés sur place en Angola, mais encore terrorisés en 2005; 2.º) exploiter quelques témoignages rendus publics (en anglais et en portugais seulement). De ce fait, elle tend à probablement surestimer un peu l'importance de l'événement dans le cours tourmenté de l'histoire angolaise. Mais notre opinion n'est fondée sur rien de concret et de ce fait elle n'est que provisoire.

Où se situe donc la valeur de son livre? Selon nous, dans la description des interviews qu'elle conduit et dans sa dénonciation des journalistes britanniques engagés du côté du MPLA vainqueur. Appliquant à la lettre les préceptes du journalisme d'investigation, elle contrôle ses sources et va les confronter directement et frontalement chez les intervenants. Cela conduit très loin avec elle: elle aurait fait merveille dans la police judiciaire: description du quartier, de l'entourage, de l'habillement, des boissons, des attitudes d'une brochette de témoins interviewés. Les vieilles gloires de l'angolanisme marxiste ou marxisant de la presse britannique des années 1960-1980 et au-delà en prennent un sérieux coup: le crédit de Basil Davidson, leur père spirituel, de Jane Bergerol, Michael Wolfers, Victoria Brittain (qui l'éconduit) s'en relèvera difficilement parmi les lecteurs. Ce sont pour elle des partisans engagés jusqu'à la moelle dans l'eau sale de la politique, quand elle se rend compte qu'ils ont menti par omission ou commission, mais en toute connaissance de cause.

Avec les lusophones, elle n'a pas plus d'égards, qu'ils soient en exil, ou consultés au Portugal et – pire pour eux – à Luanda même. A l'égard de ces derniers, elle va les voir dans leur *muçequê*: des rescapés alcoolisés et terrorisés par leurs souvenirs. Une génération après les faits, ils craignent encore dans leur misère d'ivrognes une arrestation. La plupart soutiennent que ce n'était pas un coup d'État, mais une simple protestation, ce qui n'explique et ne justifie pas les meurtres commis par certains partisans du Poder Popular. Tout pouvoir, totalitaire ou non, est une éprouvette qui secrète ses propres virus. En Afrique noire, où il est souvent impossible d'arriver à une vérité incontestable lorsque l'on parle de statistiques mortuaires, chiffrer en Angola les victimes de la répression durant les mois qui ont suivi le 27 mai 1977 se heurte à une autre difficulté. L'Angola a hérité de la détestable propension de certains Portugais, en dictature ou non, à surenchérir dans le *boato* (la fausse rumeur, la médisance, l'inflation des malheurs). Il n'est donc pas surprenant que certaines sources écrites prennent pour argent comptant le chiffre colporté par la rumeur orale de 30.000 victimes de la «purge» opérée par le MPLA dans ses rangs et dans les structures qu'il avait mises en place dans la population, à l'échelle nationale, depuis 1975. Même outrancier, ce chiffre serait d'ailleurs encore faible dans la nécrologie de l'Angola de 1975-2002.

L'A. a fait un travail de pionnière et de défricheuse en anglais pour un public non spécialisé. Elle admet qu'elle n'offre qu'un itinéraire incomplet dans le cimetière d'un scandale étouffé, mais resurgissant peu à peu en portugais. C'est un bel exemple de narration journalistique indignée dont Henry W. Nevinson est le modèle lointain pour l'Angola. Son style flamboyant et tonique est celui d'une romancière qui aurait voulu écrire un thriller haletant mais qui, malheureusement pour l'Angola, est fondé sur des faits que certains ont voulu cacher, tandis que d'autres s'ingénient à les grossir pour abattre le pouvoir en place.

Pour le Mozambique, notre éloignement de la scène portugaise et *a fortiori* mozambicaine ne nous avait pas préparé au choc ressenti lors de la réception de **Portugueses e Africanos nos Rios de Sena**⁵. Nous nous doutions bien qu'avec une thèse de doctorat en histoire de 1050 pages, il ne fallait pas s'attendre à l'insignifiance. Mais nous ne pouvions pas deviner que nous sommes désormais en présence d'une œuvre révolutionnaire qui rend caducs les écrits – d'ailleurs peu nombreux – publiés sous les anciens régimes (Monarchie, République, Dictature et Estado Novo inclus) ou à l'étranger à propos des siècles «obscur» traversés par la Zambézie depuis l'arrivée des Portugais. Eugénia Rodrigues, nous pesons notre vocabulaire, a réalisé un chef-d'œuvre de courage, de synthèse, d'analyse et de clarté que personne avant elle n'avait osé entreprendre.

Nous savions et nous l'avons déjà écrit à maintes reprises qu'une nouvelle génération d'historiens portugais novateurs, informés et travailleurs a largement balayé dans les études ultramarines les pâles copistes tolérés ou nourris par la rigidité salazariste. Mais l'acharnement mis par l'A. à traquer dans ses moindres détails le phénomène des *prazos da Coroa* aux XVII^e et XVIII^e siècles, essentiellement mais non uniquement de part et d'autre du Zambézie, l'a conduite à absorber une masse documentaire d'une abondance rare, gisant dans les archives et les bibliothèques des Etats suivants: Brésil, Índia, Mozambique, Portugal, Vatican. A cela, elle a ajouté une bibliographie (sources imprimées et travaux originaux) dont l'énumération occupe une vingtaine de pages qui la rendent maître de l'inimaginable complexité de l'histoire des ethnies africaines qui sont entrées en contact (ou en conflit) avec les Portugais pendant plus de deux siècles, parfois assez loin du grand fleuve (cf. Zimbabwe actuel).

On aura une assez bonne idée de l'ampleur de l'entreprise si l'on sait que son index (*índice remissivo*) comporte 45 pages sur deux colonnes. En d'autres termes, si on laisse aux spécialistes anglophones de l'ethno-histoire de l'Afrique centre-australe le soin de savourer le contenu de l'ouvrage (à notre avis, ils y mettront au moins trois jours pleins s'ils possèdent une très bonne connaissance du portugais et environ une ou deux semaines s'ils déchiffrent à peine la langue), on peut ici se contenter de résumer notre pensée. Eugénia Rodrigues a rédigé pendant des années un travail majestueux et primordial comme ceux que l'on exigeait naguère des docteurs d'Etat à la Sorbonne, avant que tout cela ne soit emporté par de vagues doctorats, faits à la va-vite pour singer les Ph. D. américains, et qui émettent le savoir ou le focalisent sur des thèmes mineurs, voire sans intérêt.

Nous ignorons si les universités portugaises décernent encore des doctorats *honoris causa* à des historiens qui ont enrichi par une œuvre originale et colossale nos connaissances en une quelconque matière. Peut-être l'exemple du grand Charles R. Boxer a-t-il condamné les historiens étrangers à être bannis de ces honneurs, s'ils osent toucher à l'essence même de l'histoire portugaise: l'expansion, la colonisation. Mais pourquoi alors ne pas envisager de se tourner vers la production locale? Autrement dit, avec encore un nouveau travail fondamental venant s'ajouter à celui-ci et Eugénia Rodrigues ferait – selon nous – une bonne candidate à un titre d'*honoris causa*, si tant est que le processus n'est pas faussé par des choix politiques ou idéologiques.

5 Rodrigues, Eugénia (2013), **Portugueses e Africanos nos Rios de Sena. Os Prazos da Coroa em Moçambique nos Séculos XVII e XVIII**, Lisboa, Imprensa Nacional-Casa da Moeda, p. 1050, tableaux, glossaire, cartes, index.

Quand on sait que, dans certains pays, des ignares vaniteux collectionnent des doctorats *honoris causa* à la chaîne, moyennant finances, on peut rêver et imaginer que le Portugal sera un jour le dernier rempart de la qualité et du travail bien fait dans le domaine historiographique. Mais il ne faudrait pas qu'une thèse soutenue en 2003 soit imprimée en 2013 comme c'est le cas avec ce mastodonte, sinon ce serait, dans bien des cas, des honneurs posthumes. Nous souhaitons à l'A. une longue vie pour qu'elle continue à labourer profond dans les champs du fondamental. Il y a tant à faire. Que nul ne se disperse: il y a de nouvelles et hautes montagnes qui attendent d'être conquises. On demande d'autres intrépides.

Toujours pour le Mozambique, un autre pavé de presque 500 pages d'un sous-officier du contingent qui rend compte de ses expériences dans la guerre coloniale sur le plateau des Makondes doit également être pris en considération. Pourquoi? Parce que c'est le secteur le plus dur pour les Portugais en 1970, parce que l'A. est dans le déminage et parce que surtout il a écrit l'un des meilleurs livres sur l'incapacité du haut-commandement à comprendre qu'il ne pouvait vaincre une guérilla se déroulant dans un contexte aussi favorable à ses ambitions et contraire à celle des «envahisseurs».

Parmi les facteurs militant contre les Portugais, il y avait: 1.°) l'hostilité d'un milieu naturel inconnu de troupes non préparées à l'affronter; 2.°) l'opiniâtreté et l'endurance d'une ethnie xénophobe et faible en nombres mais farouchement attachée à son indépendance qu'elle n'avait perdue que tout récemment (dans les années 1910-1920 et non par le mythe d'une prétendue colonisation multiséculaire); 3.°) son sentiment d'avoir été exploitée par une Administration brutale qui exigeait beaucoup d'elle et ne lui avait pratiquement rien apporté en échange; 4.°) la proximité d'une frontière poreuse qui lui offrait l'asile, l'exemple tout proche d'une indépendance sans Blancs et surtout un soutien en armement d'origines communistes, parfois supérieur à celui des Portugais; 5.°) un choix tactique habile de la part du FRELIMO qui, plutôt que de miser sur l'affrontement direct avec des garnisons largement statiques, les asphyxiait progressivement par l'emploi massif des mines et le canonage à distance; 6.°) le sentiment diffus ou exprimé parmi les soldats métropolitains qu'ils ne se battaient pas dans une guerre patriotique pour défendre leur sol et leur famille, mais qu'ils avaient été envoyés dans un «pays de sauvages» comme un troupeau destiné à se faire tuer pour maintenir en vie un régime usé qui leur avait apporté la stabilité certes, mais ni la «liberté», ni la richesse, sauf pour une minorité qui les méprisait aussi bien au Portugal qu'au Mozambique; 7.°) conséquence de ce qui précède en 6.°, le manque d'agressivité – sauf dans les troupes spéciales – des unités chargées de quadriller le plateau, tant au niveau des officiers de carrière que des hommes du contingent (*a tropa fandanga*).

Dès lors, l'Armée portugaise était condamnée à une lente guerre d'usure et ce n'est pas le coup de pilon de Kaulza de Arriaga qui pouvait régler définitivement le sort de la puce makonde. Les uns s'enlisaient à Mueda et dans une petite poignée de postes isolés (Nangololo, Sagal, Miteda, etc.), les autres maintenaient leurs pressions de part et d'autre du Rovuma. Dans **A guerra na picada**⁶ de Rodrigues Soares on trouvera non pas un relevé chiffré et daté de toutes les opérations mais une peinture réaliste de

6 Soares, Rodrigues (2014), **A guerra na picada. Moçambique 1970**, Lisboa, Chiado Editora, p. 494.

ce que ressentait la plupart des soldats condamnés à patrouiller puis à végéter sans autre idéal que de sortir vivant et – si possible – entier, de ces mois et années sacrifiés à l'appétit de fourmis guerrières qui les grignotaient progressivement.

Si l'on se tourne maintenant vers le Sud-Est asiatique et le reflux de l'expansion portugaise en Orient, on doit mentionner en priorité un reportage original sur des descendants lointains (réels ou prétendus) d'aventuriers, de commerçants ou de mercenaires portugais, contemporains de notre ami Fernão Mendes Pinto, ce qui assurément ne nous rajeunit pas, ni lui ni nous, mais nous console de savoir qu'il est finalement plus (ou moins?) menteur que le héros national des lettres portugaises.

Os filhos esquecidos do Império⁷ a pour auteur un journaliste-documentariste-photographe qui a déjà publié *Na senda de Fernão Mendes Pinto*. Placé sous un tel patronage, un reporter portugais actuel ne peut que provoquer chez nous un sentiment *a priori* favorable. On va donc rencontrer avec lui du monde qui sort de l'ordinaire. Et nous ne sommes pas déçu, car de la page 13 à la 121^{ème}, simple historien de l'Afrique lusographe et du Timor oriental que nous sommes, nous découvrons une communauté de *lusodescendentes* en Birmanie qui, contre vents et marées, oubliés du Portugal, revendiquent malgré tout de glorieux ancêtres, soldats de fortune au service des rois locaux. Honnêtement, pour savoir si du sang portugais coule encore dans leurs veines il faudrait reconstituer leur ADN pour chacun d'entre eux car nous avons des doutes sur l'authenticité génétique de tous ses membres, compte tenu du fait que le nombre de Portugais européens des XVI^e-XVII^e siècles dans les bandes de mercenaires qui en Orient louaient leurs services devait être faible et pour les Portugaises insignifiant. Quoi qu'il en soit, l'A., Joaquim Magalhães de Castro, offre des portraits de visages encore troublants, à la quinzième génération. Que connaissent du Portugal ces *Bayingyis* de Birmanie? Pas grand-chose, si ce n'est le catholicisme, des patronymes pour certains, la langue nullement.

Pour le chapitre consacré aux métis du Nord-Sumatra, notamment chez les musulmans indépendantistes de l'Achéh (graphie portugaise actuelle) qui donnèrent tant de mal aux Néerlandais et ensuite aux troupes de Djakarta, l'A. a du mal à trouver autre chose que de la musique. Finalement, il arrive chez les *Kristangs* de Malacca que nous avons vus *in loco*, il y a quelques décennies. Eux parlent un *crioulo* portugais, voire un portugais standard pour les plus érudits, repris en mains par une mission catholique portugaise. L'A. habitera suffisamment longtemps chez eux pour s'apercevoir que la communauté est divisée par des questions de détournement de fonds, comme dans une ville portugaise quelconque. Elle est confrontée aux appétits des promoteurs et il est peu probable qu'elle puisse conserver longtemps encore une identité qui était déjà «muséale», il y a trente ans. L'exode vers les lumières de Singapour l'a privée de ses élites depuis longtemps.

On notera que Magalhães de Castro s'entoure de références bibliographiques rarement ou jamais invoquées dans le journalisme actuel, mais précieuses pour charpenter ses pérégrinations dans les territoires mythiques de mémoires en partie reconstituées de l'extérieur ou inventées. Nous cherchions dans la touffeur du Sri Lanka des années 80 ce que l'on pouvait espérer trouver d'influences portugaises et il

7 Castro, Joaquim Magalhães de (2014), *Os filhos esquecidos do Império*, Lisboa, Edições Parsifal, p. 197 + 16p. de planches couleur.

faut reconnaître qu'elles s'étaient tellement diluées qu'il fallait introduire une bonne dose d'optimisme pour croire en apercevoir quelques traces. C'était déjà un petit miracle biologique. Chercher des métis portugais décelables en Orient deviendra dans quelques générations, une quête aussi difficile que celle de cette mission grecque qui parcourait, il y a quelques années, l'Afghanistan pour voir ce qui subsistait de l'héritage génétique des soldats d'Alexandre le Grand: des yeux bleus sur quelques visages d'habitants de vallées perdues. C'est déjà beaucoup après des millénaires de lessivages et de brassages ethniques grignotant les noyaux originels de ces enclaves ethniques.

Pour Timor, le moulin éditorial anglophone continue à lui accorder une importance sans commune mesure avec le poids réel de cette nouvelle entrée dans la constellation internationale. Les spécialistes australiens en sont même arrivés à coloniser les presses britanniques et américaines, estimant peut-être que les éditeurs australiens ont atteint le point d'engorgement. C'est ainsi que **The Politics of Timor-Leste**⁸ contient treize contributions et une introduction dont neuf ont été rédigées par des Australiens et une dixième par un Timorien ayant enseigné en Australie. C'est beaucoup pour un livre publié dans une université américaine, et qui n'affiche qu'un seul auteur américain (semble-t-il). Le texte est clair et sans être simpliste il va droit à l'essentiel sans jargon. Parmi les thèmes traités on citera: 1.° le semi-présidentialisme et la consolidation de la démocratie (l'une des tartes à la crème des politologues, toujours à la recherche de nouveaux sujets; 2.° la Constitution; 3.° le combat contre la corruption; 4.° la Justice; 5.° les partis politiques; 6.° la politique étrangère; 7.° le jeu de l'autorité moderne vs la traditionnelle, au niveau local; 8.° les groupes informels prétendant défendre la sécurité interne (les gangs de jeunes, entre autres); 9.° la stratégie en matière de développement; 10.° la décentralisation, etc.

Pour un débutant, on peut lui conseiller de commencer par assimiler ce guide informel qui toutefois ne prend pas suffisamment en compte le substrat traditionnel et rural où le poids des coutumes et du catholicisme semble être encore prépondérant, n'en déplaie aux beaux parleurs à Dili.

Dans un registre plus restreint qui fera plaisir aux historiens, on remontera plus de deux générations en arrière avec une monographie minutieuse consacrée à la position britannique face à une moitié d'île où, pratiquement, Londres avait tacitement délégué ses intérêts – mineurs, il faut le reconnaître – à l'Australie. L'étude du professeur d'histoire Nicholas Tarling⁹ porte sur une période dramatique, puis marquée par la reconstitution de l'emprise coloniale portugaise et aboutissant, en fin de course, à sa disparition dans les remous de la décolonisation et à son remplacement par la guerre civile et l'irruption d'une nouvelle colonisation beaucoup plus inhumaine. Autrement dit, les deux séquences 1941-1945 et 1975-1976 peuvent être considérées comme deux régressions ou rechutes encadrant une longue et fragile convalescence de trente ans dans un hospice sous-doté en médicaments et en personnel soignant appliquant, d'ailleurs, une thérapeutique archaïque.

8 Leach, Michael & Kingsbury, Damien (eds.) (2013), **The Politics of Timor-Leste. Democratic Consolidation after Intervention**, Ithaca (New York), Cornell Southeast Asia Program Publications, p. VII-277.

9 Tarling, Nicholas (2013), **Britain and Portuguese Timor, 1941-1976**, Clayton (Victoria, Australie), Monash University Publishing, p. XV-319, index.

L'A. maîtrise bien la bibliographie pertinente et a épluché les archives britanniques de façon exemplaire (surtout celles du Foreign Office). Les quatre premiers chapitres sont réservés à la Seconde Guerre mondiale, à l'occupation japonaise, aux négociations et au rétablissement de l'autorité portugaise. Les quatre derniers portent sur la confrontation diplomatique entre Djakarta et Lisbonne (et bien d'autres parties), sur l'explosion révolutionnaire au Portugal, sur les conflits à Timor et sur l'absorption de Timor par l'Indonésie. De longues citations verbatim montrent que les diplomates britanniques avaient une bonne perception de l'évolution locale et cherchaient à obtenir de Lisbonne une passation des pouvoirs en douceur, faute de pouvoir respecter leur engagement de défendre militairement une «colonie» portugaise aussi indéfendable que Goa l'avait été.

L'une des premières choses qu'un lecteur doit exiger d'un critique est qu'il soit honnête et, corrélativement, qu'il fasse amende honorable lorsqu'il s'est trompé dans ses appréciations. Nous avons écrit (René Pélissier, *Angola-Guinées-Mozambique-Sahara-Timor, etc. Une bibliographie internationale critique (1990-2005)*, Editions Pélissier, Orgeval, 2006, p. 568) que le 4^{ème} volume de l'*História dos Portugueses no Extremo Oriente... Período Republicano*, Fundação Oriente Lisbonne, 2003 était insuffisant pour Timor. Nous le pensons toujours, mais rien dans le court texte timoriste qu'il contenait ne pouvait nous indiquer que son auteur allait devenir le meilleur historien portugais de la période coloniale comprise entre 1769 et 1945, vue sous l'angle, disons «administratif» et «social», dans la partie colonisée successivement par Goa, Macao et Lisbonne. Il est donc nécessaire maintenant de rendre justice à Fernando Augusto de Figueiredo et son **Timor. A presença portuguesa (1769-1945)**¹⁰ dont le travail synthétique, par son ampleur et sa minutie, nous a très agréablement surpris. Sa thèse de doctorat (non consultée) semble avoir été encore plus développée, avec une bibliographie plus complète et une structure (alors chronologique) entièrement différente. Elle a servi de base à l'étude examinée ici, laquelle était prête dès 2004, mais qui ne fut imprimée qu'en 2011, délais fréquents, mais inacceptables, même au pays de la lenteur institutionnelle, qui, pourtant, prétend avoir un intérêt tout particulier pour Timor.

Dans cette version – «commercialisée», pense-t-on –, l'ouvrage a subi un remodelage, devenu thématique, qui offre huit chapitres: 1.º) évolution géopolitique, depuis l'installation de la capitale à Dili (1769) jusqu'à la fin de l'occupation japonaise; 2.º) administration et Justice; 3.º) économie; 4.º) finances publiques; 5.º) travaux publics, transports et communications; 6.º) société; 7.º) missions et enseignement; 8.º) santé et assistance. Ce découpage est d'autant plus précieux qu'il n'avait jamais été réalisé avec une telle richesse de détails. Même amputée, la bibliographie citée occupe encore une quarantaine de pages, ce qui est déjà respectable.

En résumé, l'A. a accompli un travail énorme, fondamental dans plusieurs domaines, et même s'il manque parfois de sources étrangères ayant posé un regard plus critique sur certains aspects, on peut conclure que ce texte aurait mérité plus de célérité dans sa publication et une diffusion en librairie plus active. Après tout, on ne passe pas une dizaine d'années de sa vie à des recherches ardues pour sa seule

10 Figueiredo, Fernando Augusto de (2011), **Timor. A presença portuguesa (1769-1945)**, Lisboa, Centro de Estudos Históricos, Universidade Nova de Lisboa, p. 568, illustrations noir et blanc.

satisfaction personnelle ou pour gagner(?) de l'argent, mais bien pour accroître les connaissances. Sinon à quoi servent les universités qui délivrent ces doctorats en «sciences» historiques? Nous recommandons ce livre qui est pratiquement inconnu de la plupart des timorianistes dans le Monde et, probablement, rarement lu par les hommes politiques portugais et leurs «protégés» dans quelques administrations plus bureaucratiques que nécessaires. En tout cas, des chercheurs comme F. A. de Figueiredo devraient être encouragés à publier tous leurs travaux.

Nous supposons que si l'on est Prix Nobel de la Paix et titulaire de six doctorats *honoris causa*, il est plus facile de publier ses livres sans attendre sept ou dix ans. Cela n'enlève rien aux mérites et à l'utilité du petit travail de l'évêque Dom Carlos Filipe Ximenes Belo¹¹ qui a eu l'excellente idée de composer une sorte d'éphéméride de sa capitale. Il a recueilli une foule de dates plus ou moins importantes et il les enfile les unes après les autres en les accompagnant çà et là de citations puisées chez des auteurs antérieurs. On y apprend beaucoup de choses sur la société, la croissance urbaine, les vicissitudes, les crises, etc. Parmi les onze segments du livre les plus novateurs, on notera le chapitre sur Dili avant le transfert des autorités de Lifau (actuellement dans l'enclave méridionale) au préside du nord, sur la cité pendant l'occupation japonaise, puis sur l'occupation indonésienne et sur la destruction partielle de la ville par les milices des militaires de Djakarta. Il accorde une attention inévitable aux événements religieux et avance prudemment dans le Dili de l'indépendance.

Puisque nous sommes arrivés à ce que l'on peut tenir pour une extrémité du Sud-Est asiatique, ou de l'Océanie dans l'autre sens, rebroussons chemin et revenons vers l'ancienne tutrice de Dili (Macao), avec un livre collectif sur l'histoire urbaine et notamment sociétale de ce qui ne fut jamais une colonie portugaise mais avant tout un comptoir cosmopolite implanté sur un territoire chinois. Le livre édité par C. X. George Wei¹² ne donne pas une lecture suivie de l'évolution de Macao à travers les siècles, mais plusieurs plongées dans des domaines tels que les religions et le développement de la localité, le rôle des missionnaires sur la formation des élites, les femmes, la compétition des puissances maritimes sur la route commerciale Goa-Japon, la présence britannique dans les eaux territoriales chinoises, l'ombre de Hong Kong, la tolérance religieuse dans une ville internationale tournée vers les échanges et ayant toujours su préserver une grande autonomie à l'égard de Lisbonne, le nationalisme et les variations des composantes ethniques, le rôle de la création par Pékin d'une région administrative spéciale, la piraterie en période d'effacement de l'autorité, etc.; les textes concernent essentiellement la pointe de l'île fluviale et peu ou pas les deux petites îles (surtout Coloane) qui en dépendent. Dans le déferlement du capitalisme sauvage venu de Chine depuis quelques années, Macao a perdu ce qui faisait naguère son charme. Désormais, l'empire des casinos et des gratte-ciel a détrôné le vernis – souvent cosmétique, d'ailleurs – portugais. On ne va plus à Macao pour rêver mais pour s'y enrichir vite. Vite!

Dans notre reflux vers l'ouest (de Timor à Macao) poussons jusqu'au Mozambique avec un ancien marin devenu sociologue puis historien, mais qui a conservé des liens avec

11 Belo, Carlos Filipe Ximenes (2014), *Dili, a cidade que não era*, Porto, Porto Editora, p. 144 + 16 p. de planches couleur et noir et blanc.

12 Wei, C. X. George (ed.) (2014), *Macao. The Formation of a Global City*, Abingdon (Angleterre), Routledge, p. XXXV-235, photos noir et blanc, index.

l'Armada puisqu'il publie dans les *Edições Culturais da Marinha* dont les livres sont si difficiles à trouver en librairie, hélas pour leurs auteurs et leurs lecteurs. Donc, le professeur João Freire¹³ est imbattable pour naviguer dans les publications anciennes de la Marinha et nous révéler des faits peu connus des historiens du Mozambique. Son texte le plus neuf semble être **Do controlo do mar ao controlo da terra** qui est utile pour connaître le contexte légal et les opérations de cette Marine chargée de la répression de la traite sur les côtes mozambicaines. Naturellement, il réhabilite le rôle de son Arme, mais il apporte aussi quelques éléments non étudiés avant lui sur l'occupation de l'Extrême-Nord par la *Companhia do Niassa*. Dire (p. 228) que «*as populações nativas não se manifestaram significativamente, nem a favor de uma banda, nem da outra, nem autonomamente*» est en contradiction avec les sources allemandes et britanniques citées dans Edward Paice, *Tip & Run...*, London, Weidenfeld & Nicolson, 2007, sans même parler des Makondes qui apparaissent dans certains textes en portugais.

Plus ancien mais aussi plus inattendu, le même A.¹⁴ revisite dans une optique très critique les textes des grands noms de la génération des «Centurions», commencée en 1895, soit António En(n)es, Mouzinho de Albuquerque, Azevedo Coutinho et Massano de Amorim. Le professeur détache de longs extraits des cinq principaux livres de ces quatre «intouchables» de la mythologie *castrense* et coloniale portugaise, avant de les analyser, tout en fournissant des notes explicatives bienvenues. Est-ce la contamination de certains sociologues français ou d'autres facteurs plus personnels? Nous ne savons pas. Toujours est-il qu'il détruit avec constance les mythes nationalistes construits après coup par les militaires et les laudateurs ou embaumeurs ultérieurs. La grande nouveauté est que lui, fils d'un commandant en chef en Angola (Général Silva Freire), lui-même officier de marine déserteur (1968), affichant des convictions libertaires, publie dans un organisme officiel de la Marine la meilleure analyse en portugais de nous connue de «hauts faits d'armes» tels que Marracuene et Chaimite. Même la campagne du Barué en 1902 de l'officier de Marine Azevedo Coutinho n'échappe pas à cette salutaire autopsie des «prouesses» des grands ancêtres. Son livre – malheureusement tiré à 300 exemplaires – marque une remise en question fondamentale de ce que nous, misérables historiens étrangers, regardions déjà avec la prudence et la sérénité nécessaires aux spécialistes de la conquête portugaise qui veulent garder la tête froide et remettre à leur vraie place les idoles, qu'elles soient blanches ou noires (Gungunhana). Le danger est que l'on passe d'un extrême à l'autre, au gré de la mode et des variations du climat politique. En parlant d'idoles, regardons-en une autre, bien vivante, qui sévit encore au moment où nous écrivons (2015). **La cavalcade africaine**¹⁵ est l'histoire passionnelle et pathétique d'éleveurs rhodésiens obligés de quitter leurs terres (et leur patrie) pour obéir à la politique mal conçue de récupération des fermes des Blancs, instaurée par le président Mugabe

13 Freire, João (avec Medeiros, Eduardo) (2013), **Do controlo do mar ao controlo da terra. A Marinha entre o combate ao tráfico negreiro e a imposição de soberania no norte de Moçambique, 1840-1930**, Lisboa, Comissão cultural de Marinha, *Edições Culturais da Marinha*, p. 288, photos noir et blanc.

14 Freire, João (ed.) (2009), **Moçambique há um século, visto pelos colonizadores: campanhas militares, ocupação do território, conhecimento dos povos (1895-1910). Compilação, notas e comentários por João Freire**, Lisboa, Comissão cultural de Marinha, *Edições Culturais da Marinha*, p. 220.

15 Retzlaff, Mandy (2014), **La cavalcade africaine. Du Zimbabwe au Mozambique, le combat d'une famille pour sauver ses chevaux et sa vie**, Paris, JC Lattès, p. 333 + 8 p. de planches couleur.

au profit de pseudo-anciens combattants, en tout cas à la solde du parti au pouvoir (ZANU). En août 2001, les fermes commencent à être assiégées et attaquées par des mafias politiques, leur police secrète et des bandes de prisonniers de droit commun, relâchés puis chargés de renforcer les nervis du pouvoir qui «nationalisent» les fermes au Mashonaland, c'est-à-dire le plus souvent les incendient ou les démolissent en abattant les animaux. La famille de l'A., qui n'est que locataire dans son ranch d'élevage de chevaux, essaie de sauver sa raison d'être en les éparpillant dans les fermes encore épargnées et se replie progressivement vers la frontière du Mozambique. D'exode en exode, avec ce qui subsiste du troupeau initial, la famille s'installe (p. 229) au Mozambique avec 104 chevaux. Elle monte d'abord un club hippique à Chimoio. Les Mozambicains locaux n'avaient pas vu d'équidés depuis une génération. Les enfants les prennent même pour de gros chiens (p. 234). Endettés, les éleveurs se replient sur la côte à Vilanculos où une herbe toxique détruit la plupart des survivants. En 2012, ils reviennent visiter le Zimbabwe où les anciennes fermes sont dévastées, les cultures ruinées (sauf sur les terres louées à des Chinois). Ce pèlerinage dans le cimetière abandonné d'une colonisation agraire (aux origines douteuses, et même souvent iniques) est le symbole (dramatique pour les populations locales affamées) du grand scandale d'une politique qui a trahi ses idéaux généreux pour s'enfoncer dans la destruction de ses richesses au profit d'une nouvelle classe d'exploiteurs impitoyables. Le livre est fait d'abord pour attendre les amis de la race chevaline dans le monde. Certes, et ce but est probablement atteint. Mais que sont devenus les soutiens extérieurs de l'époque «héroïque»? Penauds ou décidés à ne rien voir de la vampirisation de tout un pays dont les campagnes crient famine et dont la seule exportation est devenue celle de millions de paysans émigrés en Afrique du Sud. Il faut toujours se méfier des «héros» en histoire, y compris des libérateurs devenus séniles et manipulés par leur entourage.